



CALMEYN AU CONGO

Calmeyn au Congo : Sur les éléphants, les missionnaires et un roi du caoutchouc

Texte de Lucas Catherine

Ce nouveau monologue, écrit par Lucas Catherine, a été interprété dans le château historique de Drogenbos, la demeure de la famille Calmeyn depuis de nombreuses générations. En trois langues, le soliloque de Calmeyn a été lu par trois acteurs et interprètes différents. En néerlandais par Kurt Vandendriessche, en français par Ophélie Mac, et en anglais par Martin Swabey.

Maurice Calmeyn, dont le soliloque est inspiré, portait à l'époque une critique rare et ouverte du projet colonial du roi Léopold, et le livre (Au Congo Belge, 1912) qu'il a écrit après ses voyages au Congo en 1907 et 1908, a suscité beaucoup de remous et entraîné une exclusion sociale. Le livre a été sévèrement supprimé et l'exemplaire original est encore rare à trouver. Ce soliloque vise à saisir l'essence de ce livre, à donner une idée de la personnalité de Maurice Calmeyn et du message qu'il a essayé de transmettre à l'époque.

Maurice Calmeyn, dont le soliloque est inspiré, portait à l'époque une critique rare et ouverte du projet colonial du roi Léopold et le livre (*Au Congo Belge*, 1912) qu'il a écrit après ses voyages au Congo en 1907 et 1908, a provoqué beaucoup de remous et entraîné une exclusion sociale, après quoi Maurice s'est retiré à La Panne. Le livre a été sévèrement supprimé et l'exemplaire original est encore rare à trouver.

Maurice Calmeyn, ingénieur agronome de formation, passe la moitié de son temps comme un riche bourgeois à Bruxelles et l'autre moitié comme un grand propriétaire terrien à La Panne. En tant que touriste, il chasse l'éléphant au Congo. Dans la description qu'il donne de son premier voyage de huit mois en 1907, la chasse joue un rôle de premier plan. Mais déjà apparaissent les premières notes critiques sur la colonisation. Ce premier voyage commence au Caire et se termine à Boma, alors capitale congolaise. Un an plus tard, il quitte Boma pour un second voyage,

descend le Congo, puis voyage dans le nord-est le long des rivières Uele et Itimbiri. Il est alors le seul blanc du groupe qui comprenait également deux domestiques congolais, un cuisinier et un éclaircisseur. Chaque fois qu'il pénètre sur le territoire d'un chef différent, il recrute des porteurs pour ses 35 caisses de nourriture (y compris quelques bouteilles de champagne, la boisson de prédilection des explorateurs du Congo !), sa tente, son lit, conteneur de stockage portable pour cuisiner et ses deux appareils photo Kodak avec leurs accessoires. Pendant huit mois, il n'a eu que des rencontres occasionnelles avec des fonctionnaires blancs. Cela l'affectera fondamentalement, et de chasseur, il deviendra un accusateur du système colonial. Tant dans l'histoire de sa vie que dans son livre, Calmeyn apparaît comme un homme à part entière. Dans son livre (*Au Congo Belge*, 1912), il critique ouvertement l'oppression coloniale. Il blâme le roi Léopold II et ses laquais, ainsi que les missionnaires.

Son livre fut bien accueilli en Grande-Bretagne. En Belgique, les choses étaient différentes ; le livre fut à peine publié dans la presse.. En avril, Calmeyn envoie son livre au roi Albert 1er. Il reçoit une lettre polie le 4 mai lui promettant qu'il sera lu. Mais, écrit Calmeyn dans le cahier où il a consigné toutes les réactions au livre, les véritables critiques ne se sont pas matérialisées et le livre n'a jamais dépassé le stade de l'inclusion dans les bibliographies, car "un mot d'ordre à été donné et suivi" pour ignorer le livre. Selon lui, August Vermeulen en est à l'origine. Vermeulen était un socialiste bruxellois influent. Lors du débat sur la prise de contrôle de l'État libre du Congo par la Belgique, sa position était la suivante : si le néerlandais devient la langue officielle du Congo à côté du français, nous sommes favorables à la prise de contrôle, sinon non. Pour le reste, les exactions commises dans la colonie ne l'intéressaient pas le moins du monde. De plus, il est en bons termes avec le roi Albert 1er. Le Journal du Congo, un hebdomadaire colonial publié à Bruxelles entre 1911 et 1914, lance une attaque contre Calmeyn et son livre avec deux longs articles les 25 mai et 22 juin 1912. Ils étaient une réponse à trois longues contributions de Calmeyn lui-même, dans Le Mouvement Géographique fin avril-début mai. Le livre devait donc être ignoré, et il le fut. Lui-même marginalisé comme "traître" dans son milieu bruxellois, il se retira à La Panne.

En 1903, il avait fait planter une forêt de feuillus de 85 hectares, aujourd'hui connue sous le nom de forêt de Calmeyn (66 hectares). Il veille à l'intégrité écologique des dunes et affiche les noms des pollueurs sur un "pilori" devant sa maison. En 1910, Calmeyn fonde l'Institut Pannois, une école libérale et non catholique. Même après sa reconnaissance par le gouvernement, il continue à payer de sa poche un quart des coûts. L'école existe toujours aujourd'hui. Calmeyn a également fondé deux coopératives, une boulangerie et une épicerie. Avec les bénéficiaires, il accorde des bourses d'études aux enfants d'ouvriers et de pêcheurs. Il mène l'opposition libérale aux élections municipales de cette année-là mais perd face au parti catholique du maire Ernest d'Arripe. Son attitude critique conduit Calmeyn du libéralisme au communisme. Juste avant sa mort, Calmeyn devient le principal financier du film social *Misère au Borinage* de Joris Ivens et Henri Storck. Il n'aura jamais l'occasion de voir le film, car il meurt le jour de sa première.

Il a fait don de la plupart de ses terres à la communauté et sa collection de peintures fauves au Musée royal des Beaux-Arts de Bruxelles.

Sa tombe monumentale dans le cimetière de La Panne est remplie de symboles de la franc-maçonnerie et du communisme.

Lucas Catherine

Lucas Catherine, nom d'écrivain de Lucas Vereertbrugghen, est né en 1947 et est originaire de Bruxelles. Il écrit sur les relations de l'Europe avec les autres cultures et sur la façon dont elle a colonisé le monde arabe et le Congo. Dans la mesure du possible, il lie cette histoire à son impact sur sa ville, Bruxelles. Sa devise est "l'anecdote n'est pas l'histoire, mais on ne peut pas écrire l'histoire sans anecdotes". Il s'intéresse particulièrement à l'image de cette colonisation et à la manière dont elle est occultée et déformée. D'où sa préférence pour les illustrations dans la plupart de ses livres. En dehors de Bruxelles, il a également vécu à Khartoum (SD), Rabat (MA) et Dar es Salaam (TZ).

Je ne connais pas votre nom mais le mien est Calmeyn, Maurice Calmeyn. Je suis né à Bruxelles et dès mon enfance, j'ai habité le boulevard de Waterloo. Mais jamais au château de Calmeyn, à Drogenbos, où habitait mon cousin Georges. J'y allais souvent, pour regarder les arbres. Enfant, j'étais très impressionné. J'ai toujours eu un faible pour les arbres.

Plus tard, je suis allé vivre à La Panne. Ma famille est originaire de cette terre et y a toujours de fortes racines.

"Terre" est le mot juste, car nous sommes de grands propriétaires terriens. Et la terre m'intéresse parce que je suis ingénieur agronome de métier. Et les arbres m'intéressent aussi. Les arbres de Drogenbos y sont évidemment pour quelque chose.

La façon dont nous sommes entrés en possession de ces terres est discutable. On dit que nous nous sommes enrichis en achetant des terres ecclésiastiques après leur expropriation par Napoléon. Mais il fallait de l'argent pour pouvoir acheter. On dit que cet argent provenait de la contrebande. Les Calmeyn - ceux de La Panne, pas ceux de Bruges - faisaient de la contrebande entre l'Angleterre et le continent pendant les blocus de l'ère napoléonienne. Et le fait d'avoir épousé des riches, des Orban et des Bortier, a certainement aidé.

Il s'agit en fait de dunes et lorsque, il n'y a pas si longtemps, les dunes ont été divisées, le reste de la famille a voulu les rentabiliser au plus vite en plantant des arbres à croissance rapide et en les marchandant. Pas

seulement notre famille, mais aussi les Bortier (avec qui nous sommes apparentés) et les Dumont. Ainsi soit-il.

Mais pas moi. Je voulais expérimenter, voir quelles espèces d'arbres et autres cultures poussaient le mieux sur le sol des dunes. On est ingénieur agronome ou on ne l'est pas, et je m'oppose au marchandage, qui est de la tricherie. Et en 1903, j'ai planté la forêt qui portait mon nom. Il y a encore 25 espèces d'arbres et encore plus d'arbustes et de buissons. J'ai fait tout cela pendant la saison, alors que toute la famille logeait dans notre villa de La Panne, y compris ceux de Bruxelles comme moi.

Je m'oppose aux marchands et le plus grand des marchands, le roi des marchands, c'est notre Léopold II. Je ne dis pas ça comme ça, je sais de quoi je parle et j'ai dû en subir les conséquences. Comment je le sais ? Eh bien, quand j'étais jeune et que je n'avais pas encore épousé ma française, Jeanne Heim... Bien que, jeune ? D'accord, j'avais 44 ans, mais alors vous êtes dans la fleur de l'âge. On est aussi jeune qu'on veut l'être. Donc à l'époque, en 1907, je suis allé au Congo, qui à ce moment-là appartenait encore à Léopold II. Pendant sept mois, pas vraiment en tant que touriste, mais à l'époque, j'avais le temps et de l'argent aussi. Un an plus tard, je suis reparti au Congo pour sept mois parce qu'à Bruxelles, je m'ennuyais. Tout ce bla-bla de la haute société et à La Panne c'était encore pire parce qu'il y a moins de gens de la société et donc plus de la même chose : bla-bla...

Je suis un sportif. Un de ceux qui à l'époque n'existaient qu'en Angleterre : un gentleman avec une activité sportive, donc pas un cycliste ou un footballeur. En tant que sportif, je voulais chasser l'éléphant et c'était possible au Congo.

Vous direz : un sport si cruel, et je vois déjà les écolos gesticuler sur leur siège : qu'est-ce que c'est que tout ça et devons-nous vraiment l'écouter ? Je peux vous rassurer, je ne suis pas un braconnier. D'ailleurs, immédiatement après mon deuxième voyage, j'ai rédigé un "Règlement de la chasse" dans *La Belgique maritime et coloniale*, afin de limiter et de contrôler la chasse aux éléphants, et ce dès 1909 ! Calmez-vous donc avant de me condamner.

Je suis parti pour le Congo. J'ai pris le bateau à Dunkerque et.. : L'Afrique, me voilà. Alors, je suis allé chasser l'éléphant dans le nord-est, le long de la rivière Aruwimi et de la rivière Uele.

Désolé mais j'aimerais quand même expliquer comment un sportif chasse les éléphants. Tout d'abord : pas de femelles ni d'éléphanteaux, seulement des mâles adultes. Et par chasse, je ne fais pas référence à la façon dont notre armée coloniale chasse là-bas. Un officier de compagnie donnera l'ordre de tirer en rafale sur un troupeau d'éléphants. Tout vrai sportif ou chasseur comprendra immédiatement qu'il s'agit d'une pure horreur, d'un pur carnage. Et puis il y a ces agences de tourisme qui organisent des safaris de chasse pour les riches blancs, dirigés par un "chasseur blanc". Ces chasseurs professionnels s'arrangent pour que le touriste blanc puisse abattre un éléphant sans le moindre risque. N'importe quel éléphant : femelle, éléphanteau. Oh, mon Dieu !

Ce n'est pas un sport, c'est de la cruauté envers les animaux. Et puis ils rédigent un code de la chasse qui interdit la chasse aux

okapis dans le nord-ouest, dans une zone de 800 kilomètres carrés, alors que jusqu'à présent aucun okapi n'a été tué par un chasseur. Mais on ne parle pas des éléphants. Si vous voulez protéger les éléphants, interdisez de tuer les femelles et les éléphanteaux !

Un sportif comme moi approchera un mâle à quelques mètres près. Et vous êtes seul, seul avec un indigène qui porte votre caméra. Vous laissez le reste de votre équipe derrière vous. Vous vous rapprochez jusqu'à sept ou au moins dix mètres. Je peux vous assurer que les premières fois, vous êtes mort de peur. Vous vous dites : ne t'approche pas plus, tu prends trop de risques. Si un tel animal mâle charge, oubliez de vous enfuir, il est beaucoup plus rapide que vous. Assurez-vous de vous tenir près d'un arbre, ce sera votre seul salut.

Et que faire de la viande ? C'est pour la population dans laquelle j'ai recruté mon personnel. Je les fais payer avec des petites barres de cuivre qu'ils utilisent comme argent, ou avec des *mitakos*, des petites barres de fer d'un demi mètre de long. Pourquoi ? Si je leur donne la viande gratuitement, je n'obtiendrai rien avec mon prochain éléphant. Mais si je les fais payer, j'obtiens des oeufs, du riz, des mangues, des ananas, des papayes et des bananes, ce qui me change de la nourriture en boîte et du champagne ! J'ai toujours une petite réserve de petites bouteilles de Pommery dans mes bagages. Oui, le champagne est le seul vin qui survit aux tropiques. Et un bon cigare pour l'accompagner !

Il faut pas mal d'équipement pour faire un tel voyage de sept mois dans la partie supérieure du Congo : j'avais plus de 50 malles et en plus un petit canoë canadien. J'ai également engagé plus de 40 porteurs. On m'appelle Commandant Bongo, ce qui signifie Commandant Malle. Contrairement à l'État, qui oblige les hommes à travailler

comme porteurs sans rémunération, je les paie correctement.

Vous me demanderez : et les routes ? Eh bien, ne croyez pas les histoires de Stanley ; cet homme exagère grandement. Rester et voyager dans une forêt tropicale est beaucoup plus facile qu'il ne le prétend.

Et la nourriture ? Je ne mange pas de viande d'éléphant moi-même. La trompe est un mets délicat pour les coloniaux, mais je préfère chasser un waterbuck que mes hommes mangeront ensuite. J'aime la cervelle, frite dans du beurre bruni avec un peu de vinaigre. Beaucoup de conserves, beaucoup trop, et tout ce que je peux acheter aux locaux. Des oeufs, mais pas de poulets ; ils n'ont que la peau et les os, ils sont coriaces et ne valent pas la peine d'être mâchés.

Une petite bouteille de Pommery le soir dans votre tente vous fera oublier Bruxelles et sa société "bla-bla". Et un bon livre, aussi. J'emporte toujours des livres dans mes bagages, des livres que je peux relire. Lire au clair de lune, sans avoir le mal du pays, Bruxelles, sa société avec ses faux problèmes et ses conventions : des gens qui veulent tous penser pareil, quelle médiocrité !

Et ils sont tous d'accord sur ce que fait notre monarque là-bas. Ils répètent son slogan : "J'ai entrepris l'oeuvre du Congo dans l'intérêt de la Civilisation".

C'est absurde. Je le sais mieux que quiconque : notre petit roi belge voulait de l'argent, beaucoup d'argent pour transformer Bruxelles en *Petit Paris*, en petit Londres ou en petit Berlin, et Ostende en Bruxelles-sur-Mer ! Et pour frimer à Paris et sur la Côte d'Azur, et entretenir toutes ses maîtresses !

Remarquez, je n'ai rien contre le fait d'avoir une maîtresse. J'en ai une moi-même à La Panne : Netje Slekke, la propriétaire du Café des Sports, mais pour entretenir une

maîtresse aux frais des Noirs du Congo ! C'est ce qu'il appelle la "civilisation".

Non seulement l'éléphant est exterminé au nom de notre monarque et pour l'ivoire, mais sa convoitise pour le caoutchouc est encore plus pernicieuse, surtout pour les gens de là-bas.

Il y a ceux qui considèrent les Noirs comme des animaux, ou pire encore, comme des objets. Ils les maltraitent sans aucune raison. C'est pourquoi nous devons condamner avec la plus grande fermeté le système du caoutchouc conçu à Bruxelles, qui fait que les agents de l'État libre utilisent les méthodes les plus terribles pour augmenter la production de caoutchouc.

Je voudrais ajouter quelque chose à propos d'une plantation de lianes de caoutchouc que j'ai visitée. Les lianes ont été plantées il y a six ans. De la plupart d'entre elles, on ne trouve pas la moindre trace. Avec beaucoup de difficultés, j'en ai trouvé deux qui n'étaient pas encore fanées. Les arbres à caoutchouc ont un peu meilleure allure mais tout est envahi par la végétation environnante. Une telle plantation de caoutchouc ne peut être rentable que si elle est entretenue par une personne qualifiée. Ce n'est certainement pas le cas. La qualité ne compte pas, seule la quantité compte. Je n'ai jamais vu une plantation d'arbres à caoutchouc de l'État libre qui soit vraiment productive.

Accompagné d'un inspecteur agricole, j'ai également visité une plantation à Bima qui avait été établie il y a six ans, avec des milliers de lianes d'arbres à caoutchouc plantées. Avec difficulté, j'en ai trouvé un qui n'était pas encore mort. La population locale ne peut plus fournir de caoutchouc, toutes les lianes de la région entre Go et Imbembo ont disparu - récoltées jusqu'à l'extinction - et une action de police va donc être entreprise contre la population locale. De telles actions ont souvent conduit à des soulèvements

importants. Les Bangalas ont mis le feu aux concessions anversoises pendant trois années consécutives. Il s'est passé quelque chose de semblable dans tout le territoire de l'État avec le caoutchouc, ainsi que dans les zones affectées aux grandes sociétés, notamment Abir et Anversoise. Partout, la Force Publique a été déployée pour extirper le caoutchouc.

Comme la population est envoyée en masse dans la forêt pour récolter le caoutchouc sauvage, elle n'a plus le temps de pourvoir à leur nourriture. Des communautés entières périssent ainsi.

Je peux affirmer que la population souffre davantage aujourd'hui qu'à l'époque des Arabes. Il ne faut pas oublier que ces "conquérants arabes" avaient établi partout des plantations de cultures alimentaires diverses, ce qui profitait grandement à la population locale. Aujourd'hui, ces plantations ont disparu et rien n'a pris leur place. Il est dommage qu'aucune histoire impartiale n'ait jamais été écrite sur la présence des Arabes de Zanzibar et sur tout ce qu'ils y ont accompli.

Je me sens moi-même très en sécurité ici, car ma réputation me précède. Ils savent que je m'intéresse de près aux éléphants et que je suis indépendant et n'ai rien à voir avec l'État libre.

Nous devons travailler longtemps et durement pour guérir les blessures infligées par Léopold II et ses partenaires commerciaux. Des millions de Noirs sont méprisés par l'administration coloniale et doivent chaque jour faire les frais des erreurs et de l'incompétence des fonctionnaires jusqu'à ce que vienne inévitablement le moment où ils se révolteront. Après mes deux voyages, je suis arrivé à la conclusion que l'État libre n'a jamais eu à coeur que son intérêt personnel immédiat, et non l'avenir du Congo. Il y a eu un pillage systématique par l'État libre ainsi

que par des sociétés commerciales qui voulaient récolter toujours plus de caoutchouc.

C'est ma critique en tant qu'ingénieur agronome, mais en tant qu'athée, je veux aussi parler des missions.

N'avons-nous pas, nous Belges, apporté la "civilisation" au Congo à l'époque, notamment grâce à nos missionnaires ? À bien des égards, les Noirs sont plus civilisés que beaucoup de Belges. Tous les jours, ils se lavent partout, le soir à l'eau chaude, et ils se rincent constamment la bouche et se brossent les dents avec des bâtons spéciaux. Ils se coupent les ongles des mains et des pieds et se lavent les cheveux tous les jours. Et nous ? Dans la campagne flamande, les hommes et les femmes ne se lavent que le visage, le reste sent mauvais et s'ils se lavaient plus soigneusement, le prêtre les traiterait de putain. Et pas seulement à la campagne, à Bruxelles aussi. Imaginez que vous soyez assis à côté d'une telle personne pendant une pièce de théâtre. Ils sont gonflés et haletants de chaleur et de sueur, et pour dire les choses franchement : ils puent.

Dire que nous leur avons apporté la civilisation et les avons élevés moralement grâce aux missionnaires est une pure absurdité. La question n'est pas de savoir si nos principes moraux sont supérieurs à ceux des indigènes, mais plutôt s'ils commencent à vivre mieux lorsqu'ils adoptent nos principes. Je peux vous assurer qu'aucun contact avec les missionnaires, catholiques ou protestants, ne les a jamais rendus meilleurs moralement.

Ces missionnaires constituent un État dans l'État, ou pire, un État au-dessus de l'État. Par exemple, ils peuvent utiliser le *fimbo* (fouet) en guise de punition dans une pièce fermée, alors que les fonctionnaires de l'État doivent le faire en public. C'est pour éviter le sadisme, mais elle permet aux missionnaires d'assouvir leurs sombres pulsions sur ces pauvres Noirs.

Ils perdent leur temps à prêcher l'Évangile aux Noirs et à essayer de leur faire échanger leurs beaux chants contre d'horribles cantiques d'église. Ils sont bloqués à l'époque de la Réforme et passent leur temps à attaquer les missionnaires protestants ou les Européens non-croyants.

L'État devrait créer ses propres écoles où les Congolais pourraient apprendre un métier, car l'État et les entreprises ont besoin d'employés locaux qui savent lire, écrire et compter, des artisans comme des maçons, des charpentiers, des forgerons ou des mécaniciens. Quant aux écoles de mission, leur résultat est nul.

Le pire, c'est que l'État continue d'amener de force les enfants dans les écoles missionnaires et donne aux religieux le droit de les exploiter jusqu'à l'âge de vingt, vingt-cinq ans. Et s'ils s'enfuient, ils envoient l'armée à leur poursuite.

Les affabulations que les missionnaires racontent dans un magazine comme *Le Mouvement des Missions* sont aussi fantastiques que ce qu'ils disaient de la Chine : que les pauvres gens là-bas donnent leurs enfants à manger aux cochons. Et dire qu'en 1911, l'État belge a accordé un énorme budget de subvention aux missions, avec lequel elles pouvaient elles-mêmes organiser une éducation décente et offrir des opportunités aux Noirs.

Qui a déjà eu une carrière grâce aux missionnaires ? Des exemples de cela, on n'en trouve nulle part dans *Le Mouvement des Missions*. Ce qu'on y lit, c'est qu'avec 25 francs, on peut sauver une âme noire de l'enfer...

Pourquoi le ministre des Colonies est-il incapable de fournir des exemples de commerçants ou d'employés diplômés des écoles de la mission ? Le même budget de 1911 contenait 1.100.000 francs destinés aux

salaires des Congolais employés par l'Etat. Si l'on compare les deux budgets, il faut considérer le nombre assez limité de missionnaires, surtout si l'on tient compte du nombre de Congolais travaillant pour l'État !

Je n'ai pas vu beaucoup de missionnaires au cours de mes voyages, mais j'ai vu des centaines de Congolais construire des maisons, construire ou entretenir des routes et des ponts, et construire des bateaux, garantissant ainsi le transport sur terre et sur l'eau et fournissant à l'État les moyens de sa subsistance. Et j'ai vu combien leurs salaires étaient maigres.

Et que savent les Belges à ce sujet ? Rien, il est regrettable que le souverain du Congo ait soudoyé une partie de la presse belge et internationale. Mais ce qui est encore pire, c'est qu'il a relégué certains hommes politiques au rang de simples béni-oui-oui qui ne font plus preuve de dignité et d'indépendance au Parlement. Cela dit, je sais qu'on me reprochera d'être déloyal envers le roi. Je m'en moque. Les ministres et les hommes politiques font fi de l'intérêt national et deviennent des laquais de la Couronne. Beaucoup d'entre eux sont récompensés de leur servilité par des titres de noblesse ou des postes dans *la haute finance*, qu'ils n'auraient jamais pu obtenir autrement.

Au terme de mes deux voyages, j'en avais complètement assez du Congo. Jamais je n'aurais pu imaginer une colonisation aussi violente. Et puis l'hypocrisie qui l'entoure !

J'ai donc rassemblé quelques porteurs pour descendre le fleuve Congo avec moi jusqu'à Thysville, et à Bumba, j'ai dit au revoir à mon garçon Angoba. Aussi longtemps que j'ai pu le voir, il m'a observé depuis la rive du fleuve. Que pensait-il de mon départ pour l'Europe ? J'aurais aimé savoir ce qu'il a pensé et ressenti, et pourquoi il a continué à me regarder si longtemps.

A Thysville, j'ai pris le train pour Matadi. Le voyage dure 10 heures mais il est magnifique et serpente entre les montagnes, avec de temps en temps des rapides du fleuve Congo. D'une certaine manière, c'est confortable. Les wagons ont douze sièges et un balcon arrière. On est moins secoué que dans nos vicinaux belges, je pense au tronçon entre La Panne et Dunkerque, bien que la vitesse soit beaucoup plus élevée. C'est dangereux à cause de toutes ces montagnes et ces ponts, mais nous avons confiance dans le personnel. Ils sont tous noirs : le mécanicien, le conducteur, le freineur. Ils n'ont pas besoin d'un contrôleur.

À Matadi, j'ai pris le bateau pour Boma. De là, je suis allé avec l'Albertville jusqu'à Tenerife, une escale, où j'ai changé pour un cargo britannique qui permettait également aux passagers de monter à bord en première classe et ainsi jusqu'à Dunkerque, où ma mère et d'autres membres de ma famille de La Panne m'attendaient.

Le fait d'écrire tout cela et d'en rendre Léopold II personnellement responsable ne m'a pas fait d'amis. Sur ordre du pouvoir en place, je suis devenu une brebis galeuse et tout le monde à Bruxelles a commencé à m'ignorer.

J'ai donc pris ma retraite à La Panne et j'ai pris à cœur le sort des pêcheurs et des pauvres. J'ai participé à la création d'une école (laïque), au financement de bourses d'études, à la création d'une coopérative et au financement de quelques autres projets, ce que j'appelle mes bonnes œuvres. Par exemple, j'ai subventionné le film *Misère au Borinage* de Joris Ivens et Henri Storck.

De temps en temps, j'allais encore à Bruxelles, mais pas à Drogenbos. Non pas que les arbres de là-bas me manquaient. Au contraire, j'avais mes propres arbres à La Panne. Mieux encore, j'avais ma propre forêt.

Lucas Catherine